

L'effet LACAN

(extrait d'un texte à paraître dans la revue *Hiatus* en janvier 2012)



Ben Merieme Mohamed

L'effet LACAN, c'est un hommage porté en faveur de cette existence vivante – encore et encore ! - de LACAN au travers d'une histoire singulière – la mienne - où un praticien « lacanien », rencontré par hasard, un jour d'avril 1984, me « sauva » d'une terrible catastrophe subjective. L'effet LACAN, c'est ma rencontre inouïe avec le « paradigme lacanien » où, par exemple, un roi qui se prend pour un roi n'est pas moins fou qu'un fou qui se prend pour le roi. L'effet LACAN, c'est ma rencontre inespérée avec un « trou » dans le social, un trou qui accueille et entendit mes pensées-paroles folles, immorales ou hérétiques sans me juger, mais pas sans me bousculer. L'effet LACAN, c'est ma rencontre inouïe avec l'utilité de l'inutile, soit « ce qui ne sert à rien » : ma jouissance. L'effet LACAN, c'est aussi ma rencontre comique avec le « Tous à l'asile ! », soit l'absence foncière de sens du champ symbolico-imaginaire – qui ne cesse de manquer, de vouloir « progresser », « marcher », travailler, consommer, rénover, prier... - dans son accointance avec le Réel – qui, lui, « athée » véritable, ne manque de rien. L'effet LACAN, c'est encore ma rencontre inespérée – comme mode de traitement de l'incurable – avec l'écriture par laquelle mon corps « se jouit »... .

À l'approche du 9 septembre 2011, soit du 30^{ième} anniversaire de sa mort, il me faut, me dis-je assis sous le tilleul en fleurs d'une terrasse de café à Bruxelles, rendre hommage à Jacques LACAN... Je ne l'ai jamais fait, et pourtant !... Ne lui dois-je pas, *indirectement*, tout comme à Sigmund FREUD, l'élan vital qui parcourt mon être et corps depuis de très nombreuses années, ma rencontre avec l'écriture, la lecture, l'amour et la poésie ?... Sans la psychanalyse serais-je seulement *vivant* aujourd'hui ?... Ne m'a-t-elle pas *sauvé* de l'emprise d'une angoisse glaciale, mortifère ?... D'un fantasme qui loin de me faire jouir, pour reprendre LACAN, *se jouissait* ?... Non, décidément, il me faut, me dis-je toujours sous le tilleul en fleurs d'une terrasse de café à Bruxelles, rendre hommage à LACAN et ne pas me contenter des témoignages des autres... Il me faut d'autant plus lui rendre hommage, me dis-je, que mon hommage, témoignage sera, lui, en toute logique, unique...

Éloge du hasard ou du « ce qui cesse de ne plus s'écrire »...

Décidément, me dis-je sous le tilleul en fleurs, rien n'est écrit !... La vie est faite de rencontres, bonnes et mauvaises, heureuses et malheureuses... Rien ne me prédestinait ainsi à rencontrer, un jour, les écrits et séminaires du docteur Jacques LACAN. Oui rien ! Bien au contraire ! Contrairement à d'autres qui ont bercé dans un milieu culturel où des bibliothèques entières les incitèrent, très tôt, à lire (pour certains, « tout Proust à 14 ans » ou « tout Freud à 16 ans »), ne suis-je pas né, moi, dans un pays dit « sous développé » : le Maroc ? Dans un milieu paysan où la croyance aux *djinnns*, les *danses*, *extases* ou *tremblements hystériques* rythmaient ma quotidienneté ? Où le mot « inconscient » et le nom « Freud » n'existaient ?... En octobre 1964, mois et année de ma naissance (pour le jour, dieu seul le sait!), alors que LACAN se faisait excommunier de l'*International Psychoanalytical Association* (IPA), mon père, quant à lui, me dis-je subitement sous le tilleul en fleurs, s'exilait du Maroc pour travailler en Belgique... Oui, je dois ma rencontre avec LACAN à cet

exil... Mais pas seulement, bien sûr !... Je la dois au fait d'être, d'abord, né... N'avais-je pas une chance sur des milliards d'être, un jour d'octobre 1964, *jeté au monde* ?... Ensuite, je la dois cette rencontre avec LACAN, d'avoir été parachuté, donc *re-jeté*, en 1968, par la grâce de mon père donc, sur les pavés bruxellois... Je la dois, encore, cette rencontre avec LACAN, à ce soir pluvieux de novembre 81 où mes pelures moïques vacillèrent jusqu'au vertige par l'emprise d'une impromptue et terrible angoisse... Je la dois encore, cette rencontre avec LACAN, à cet être bizarre, Z** qui, dans un entourage foncièrement allergique à la littérature et au savoir « occidental » ou « athée », me suggéra la lecture d'un livre : *Les mots pour le dire* de Marie CARDINALE... Je la dois, encore, à cet acte, un jour d'avril 1984 : téléphoner à un psychanalyste – je ne le savais pas à l'époque - « lacanien » : Y**... Je la dois, encore, à S** qui paya gentiment ma première séance d'analyse... Je la dois, encore et encore, à la lecture de ce livre, en 1991, de P. REY : *Une saison chez Lacan*... Mais aussi au défunt et regretté S. ANDRE et à ses cours magistraux à l'École de la Cause Freudienne... A S. ZIZEK et à ses ouvrages où les pensées de LACAN éclairèrent *enfin*, à mes yeux, « La Chose » politique... A J-A MILLER et à ses lectures décapantes des écrits et séminaires de LACAN... Etc...

Oui, décidément, me dis-je sous le tilleul en fleurs, rien n'est écrit !... On se doit, dans tout hommage, d'être dès lors humble, reconnaissant, de faire débiter tout hommage par un *éloge du hasard*, un éloge porté à ces contingences de l'histoire ou plutôt à ces *hystoires* où le ronron de notre quotidienneté se rompt, se brise ou chancelle par la grâce d'un être ou d'un événement qui, dans l'après coup, nous défigure/reconfigure, nous fait apparaître le *Réel* autrement que ce que nous supposions qu'il est, était... Mon hommage à Jacques LACAN se doit donc, me dis-je assis sous le tilleul en fleurs, de débiter par un éloge à ces êtres ou événements où ce qui m'était *impossible*, soit ma rencontre avec les écrits et séminaires de J. LACAN, est devenue *possible*, « *a cessé de ne plus s'écrire* »... . C'est fait !....

« *La mort est du domaine de la foi !* »

Enfin, presque !... Éloge aussi à la télévision belge !... A la fin des années 80, elle diffusa en effet la conférence ou plutôt « *l'amusement sérieux* »¹[1] que LACAN mit en scène à l'Université de Louvain le 13 octobre 1972... Je n'avais, jusqu'à cette diffusion, jamais ni vu ni lu ni entendu parler LACAN... J'étais, certes, en analyse, mais *l'objet* de cette dernière ne m'accordait pas encore assez de répit ou de temps pour *regarder, m'occuper des à côtés de mon histoire*, de la bibliothèque de Y** - par exemple !... À l'époque, en d'autres termes, je pâtais trop des signifiants et *trous* de mon histoire que pour m'intéresser à ceux des « autres »...

Bref, pour en revenir donc à cette conférence, à cet amusement, sérieux et public, de LACAN, comment puis-je, me dis-je assis sous le tilleul en fleurs d'une terrasse de café à Bruxelles, oublier son entrée, sereine et souriante, dans l'auditoire saturé de monde ? Son cigare aussi tordu qu'un malentendu ? Mais surtout comment puis-je oublier son apologue de la mort (de mémoire) : « *La mort est du domaine de la foi !... Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir - bien sûr !... ça vous soutient!... Si vous n'y croyez pas, est-ce que vous pourriez supporter la vie que vous avez ?... Si on n'était pas solidement appuyé sur cette certitude que ça finira..., est-ce que vous pourriez supporter cette histoire ?... Néanmoins ce n'est qu'un acte de foi ... Le comble du comble, c'est que vous n'en êtes pas sûr !* » ? La transcription de ces mots ne rapporte malheureusement pas l'intonation, grave et sérieuse, de la voix et de la présence débordante du corps de LACAN... Pour me faire comprendre : il prononça cet apologue en tapant quasi du poing sur la table... Ph. SOLLERS a ainsi bel et bien raison de dire que chez LACAN c'est « *le corps qui sort par la voix* »... Et quel corps, me dis-je !... Comment, encore, puis-je oublier son attitude *zen* et sa réponse, posée et perspicace, à l'égard de ce trublion, anarchiste et agressif, friand d'une « révolution » : « *Que ça change pour une nouvelle organisation !.. Cette*

¹ Jacques LACAN, *Le Séminaire* livre XIX, ...*Ou pire*, Seuil, 2011, p. 81. Notons que cet amusement apparaît surtout dans les enregistrements audio des séminaires de LACAN. Il est vrai qu'il y rit, s'amuse... Rire et amusement que la transcription de Jacques-Alain MILLER est dans l'impossibilité de restituer.

organisation, (...), on la voit sous forme d'un régime qui s'intitule, s'intitule même, mon Dieu, pour ce qui est son inspiration en effet suprême, n'est-ce pas, c'est la totalité enfin, c'est comme il vous disait à l'instant enfin, n'est-ce pas, qu'on y soit tous, qu'on se serre encore un petit peu plus les coudes pour être ceux qui veulent quoi ? Organisation, qu'est-ce que ça veut dire, si ce n'est pas un nouvel ordre.. Un nouvel ordre, c'est le retour à quelque chose qui (...) est de l'ordre de quoi ? Mais du discours du maître, tout simplement » ? Enfin, comment puis-je oublier son absence de concession totale à la société du spectacle lors de son interview où des accidents techniques de « micro » ne le contraignirent nullement, au grand dam de la journaliste F. WOLFF, à devoir se répéter : « Ne recommencez pas toute l'affaire ! ... Moi j'étais à : « aucun analyste ».. [S'adressant au cameraman] Passons à moi Allez ! » ?... Impossible d'oublier tout ça !... Les mots et grimaces du réel de cet amusement, sérieux et public de LACAN, me dis-je sous le tilleul, surtout ceux liés à la mort sont gravés, à jamais, dans mon âme et corps...

Ainsi, et à l'heure même où la mort est de plus en plus forclosée par le discours technoscientifique – discours pour qui la mort ne serait, somme toute, qu'un « accident » ou une « contingence » que la technique se doit, devra d'éradiquer -, il m'est depuis lors impossible de parler avec quelqu'un de la mort sans dégainer ces mots de LACAN : « La mort est du domaine de la foi !... Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir - bien sûr !... ça vous soutient!... »... Au fond, la mort évite à chacun de devenir réellement fou !... Elle forme cette limite ontologique où l'être peut commencer à éclore, « à être », « à vivre » : parler, voir, sentir, écouter, désirer, aimer... Tout simplement !... Avec LACAN, me dis-je sous le tilleul, la technoscience se devrait donc de savoir qu'il n'y a de « possibles » que sur fond d'« impossible » ; d'êtres parlants ou de « parlottes » ou de « blablas » que sur fond d'un « impossible à dire »... La technoscience, avec son fantasme d'« immortalité », contient assurément cette « touche » d'horreur : la volonté de supprimer, purement et simplement, la « vie » accordée par la « mort » aux êtres parlants... La technoscience ne cache, au fond, que trop mal sa volonté de produire une « humanité-de-laboratoire », une « humanité-zombie », une « humanité-de-morts-vivants », d'êtres

« parlés » plutôt que « parlants », d'êtres « symboliquement » et « imaginairement » « morts », mais « biologiquement » et « réellement » « vivants »... Elle ne désire point savoir, par exemple, que la possibilité de l'amour s'inscrit sur fond de cet impossible qu'est, nous dit LACAN, le rapport sexuel... En d'autres termes, elle nie que la « mort » – nécessaire – du rapport sexuel chez les êtres parlants ouvre à cette « vie » – contingente – qu'est l'amour ou l'acte sexuel... Plus crûment : elle nie que la mort évite aux humains d'être « baisés » par le Réel !... Oserais-je écrire, me dis-je sous le tilleul, au risque de paraître paranoïaque, que le « Réel » technoscientifique viserait à « baiser » ou à manipuler intégralement le « bios » de l'humanité ?... Pourquoi pas ?...

(...).

De l'être au Rien...

Je n'aurais, me dis-je sous le tilleul en fleurs, certainement JAMAIS rencontré un praticien « lacanien » si, en novembre 1981, une angoisse terrible ne m'avait pas saisi jusqu'au plus profond de mon être, bouleversant totalement mon rapport au monde, aux êtres et choses qui le peuplent, me *donnant à me voir comme réellement étranger à moi-même*... Avec elle, l'angoisse, mon être était en effet comme pris dans un cyclone qui faisait voler en éclats toutes mes représentations, identifications, pelures moïques... Avec elle, l'angoisse, je n'étais (plus) Rien... *Je est Rien*... Et non *Autre*, me dis-je, quoi qu'en pense A. RIMBAUD... Avec elle, l'angoisse, le *Rien*, me dis-je, je tentais ainsi, pour me sauver de son insondable emprise « désidentificatrice » et me procurer un « point d'ancrage » dans la réalité, de m'accrocher à mon identité, nom, prénom, adresse, amis.... À les égrener sans cesse.... Mais le *Rien* ne cessait pas de *l'emporter* – de m'emporter – dans le combat...

Dans l'après coup, cette angoisse résonne, à mes yeux, très fortement avec ce néologisme de LACAN : « *désêtre* »... Elle me faisait apparaître *l'être* comme un « pur semblant » voilant un désert ou plutôt une horreur insoutenable... LACAN

pensait-il donc, me dis-je, à cette rencontre avec l'angoisse ?... Avec l'angoisse, le lien à l'Autre et à l'autre s'abîme... Plus *Rien* ne vient soutenir notre être-au-monde... *Même le manque vient à manquer* !... Et une solitude morbide et *intranquille* devient notre unique compagne... L'angoisse, c'est assurément, me dis-je sous le tilleul, une désidentification impromptue, sauvage et vertigineuse... Avec l'angoisse, pour reprendre C. MILLOT, « *je mesurais jusqu'au vertige l'inanité d'un appel, tant* » l'angoisse « *mettait entre les êtres et les choses une infranchissable distance* »...

C'est fou, me dis-je sous le tilleul en fleurs, de constater à quel point rares, voire inexistants sont les témoignages des psychanalystes sur cet « abîme » ou, pour reprendre HEGEL, cette « nuit du monde » que chaque être parlant recèle au plus profond de lui et que tout discours ou « lien social » s'évertue – dieu merci ! - à voiler, anesthésier... Ce n'est pourtant, me dis-je, que du lieu même de cette nuit du monde, de cet impossible à supporter, que tout discours apparaît *réellement* comme *semblant*, mensonge !... Non ?... Par contre, nombreux sont leurs témoignages, les psychanalystes, sur les petits bobos de l'existence avec papa, maman ou le conjoint !... Alors que ces bobos ou chansonnettes confèrent, me dis-je, une forme encore *heureuse* - autrement dit se passent sous l'autorité « *du Père* » - « *au pire* » !...

Du fqih...

Pendant deux ans, de novembre 1981 à octobre 1983, j'avais, me dis-je sous le tilleul en fleurs, jusqu'à épuisement, tout essayé pour dissiper cette angoisse : marabouts (*fqih*), prières et éternelles *jouissances de l'idiot*... En vain ! ... Elle était, l'angoisse, tenace... Rien ne pouvait décidément la faire taire, bouger – même d'un poil !... Dois-je avouer, en guise de solution parfaite ou réussie, qu'il m'était souvent aussi venu l'idée de *lui* tirer une balle dans la tête à cette foutue angoisse ?... Dieu merci, face à une balle de revolver, l'angoisse se montrait plus forte... Elle me donnait à croire qu'une balle ne mettrait point fin à son emprise, qu'elle, l'angoisse, la traverserait comme BOURVIL traverse les murs dans *Garou-Garou le passe muraille*... Je désespérais, en plus, de novembre 1981 à octobre 1983, de ne

rencontrer que des sourds, malentendants et des aveugles autour de moi, de ne pas *leur* faire entendre ma douleur d'exister, de ne pas trouver les mots pour la *leur* dire... On m'intimait très souvent de l'oublier par des pratiques religieuses... « *Le diable*, m'avait-on un jour dit, *a eu raison de toi !* »... « *Lave-toi du péché !* ».... L'angoisse comporte un nom bien précis dans mon milieu : *waswas*.... Waswas que je traduis par : *mauvaises pensées ou pensées inspirées par Satan*... Au fond, le waswas sont ces pensées qui parasitent, désirent nuire à votre être-avec-l'autre et être-avec-Dieu.... Ils vous soufflent et font dire ou penser des idées bizarres, hérétiques, politiquement incorrectes.... Le waswas trahit au fond la division subjective, l'écartèlement de l'être parlant entre «moralité » et «immoralité » ou « croyance » et « incroyance »....

Bien entendu, j'avais aussi consulté des docteurs « occidentaux » en blouse blanche !.... Prises de tension... Prises de sang... Je n'avais *Rien !*... C'était le cas de le dire, me dis-je sous le tilleul !... Enfin, presque : un jour, une prise de sang diagnostiqua, elle, à mon grand étonnement – « Enfin quelque chose plutôt que *Rien !* » – un *manque de fer !*.... Voilà donc pourquoi Mohamed était « muet » !.... Ma mère ne se fit pas prier pour me faire enfin « parler » : gavage de viande pour « combler » ce manque en fer !.... Comment, me dis-je, 30 ans après, sous le tilleul, une béance « ontologique » pouvait-elle être comblée par un apport « ontique » ?... Non rapport !.... Ma mère, du coup, s'attrista de l'inexistence de ce rapport ... Il n'y avait donc plus rien à faire, à ses yeux, si ce n'est *prier dieu*.... Ce que je fis durant toute une semaine en juin 1982... Dois-je avouer que mes prières ne rencontrèrent – dieu merci ! – que le dur et pur « silence de dieu » ?.... Décidément, me disais-je à l'époque, aucun discours n'entend assurément mes souffrances... Je suis, me sens désespérément seul... Il me faut donc faire avec cette salope d'angoisse !....

... à Ikra !

Et voilà qu'en novembre 1983, un être – hier en analyse et aujourd'hui ayant regagné le rang des gestionnaires de la canaillerie ambiante – proche de mon meilleur

ami de l'époque se trimbale avec un livre en main : *Les mots pour le dire* de la regrettée Marie Cardinale. Jusque-là, je n'avais JAMAIS rencontré un être portant un livre !... Le monde des livres m'était étranger donc... En vérité, dans un premier temps, je n'avais point vu le livre !... Je ne l'ai vu, le livre, que dans un second temps, quand cet être, Z**, après m'avoir longtemps entendu sur mes difficultés d'être et de vivre, m'avait suggéré de le lire... Moi lire un livre, lui avais-je répondu ? Impossible ! Je ne sais pas lire ! Et pourtant, m'avait-il rétorqué, il le faudra ! Lis-le, tu verras !... *Ikra* !... Lis !

Je savais en effet lire.... Mais pas les mots « compliqués » !... Dès la première page, je m'en souviens encore, il m'était impossible de continuer la lecture sans, m'avait dit Z**, l'aide d'un dictionnaire.... Un dictionnaire ? Drôle de mot !... Oui, mais sur ces milliers de pages, comment retrouver le mot recherché ? Z** : Chaque mot est classé par ordre alphabétique... – C'est quoi « alphabétique » ? – Tu déconnes Mohamed ? – Pas du tout ! – C'est A, B, C.... – Ah oui !... A, B, C, D, G, I, U, F, W, X, Y et Z ! – Non ! C'est A, B, C, D, E, F, G.. – Tu vois ! Je ne connais rien !...

Bref, des semaines et des semaines à m'épuiser, outre contre la virulence de l'angoisse, aidé du dictionnaire, à lire ce livre, à le déchiffrer comme Champollion ses hiéroglyphes : *Les mots pour le dire*... Quelle rencontre ensuite !... Découverte !... Heureuse *tuché* !... Avec Marie CARDINALE, je n'étais enfin plus seul !... Son livre a fait mouche !... Enfin un être, m'étais-je dit, qui me ressemble, qui a vécu les tourments d'un malvivre...

Moi : Je veux faire une psychanalyse !

Z** : Il faut travailler d'abord... ça coûte !

Moi : Combien ?

Z** : Je paye 400 FB (soit 10€).

Moi : Je vais me trouver un travail dans le nettoyage.... J'arrête les cours... De toute façon, je ne cesse pas de rater depuis 3 ans !...

En avril ou mai 1984, soutenu par celle qui allait devenir par la suite mon épouse, mon premier rendez-vous avec Y** était fixé.

Comment oublier ce premier rendez-vous, l'humanité de Y** qui pendant plus d'une heure m'écouta, déconseilla de faire appel à l'*électrochoc* (j'en avais entendu parler!), mais aussi ma crainte de m'échouer toujours plus dans la voie du péché, de croire au diable, en cet être barbu au cabinet truffé de gargouilles, de statuettes (d'idoles) ?..... J'avais peur tout comme elle, S**, que Y** « *ne me vole mon âme* »....
Qu'il la vole, dis-je à S**, en sortant du cabinet, *mon âme pue la charogne !*

Après seulement 2 ou 3 séances, l'angoisse commençait à battre de l'aile !....
Miracle, me dis-je en sortant de ma troisième séance avec Y**, *la couleur du ciel et des arbres m'apparaît enfin !...*

(...).

Lacan aujourd'hui

Aujourd'hui, me dis-je sous le tilleul en fleurs, LACAN m'accompagne dans mon travail social... Il l'éclaire... En l'éclairant, il m'évite de m'abîmer, sombrer dans le coltinage, politiquement correct et pieux, de la misère sociale... Dans ce coltinage,

pratiqué par 99,99 % de mes collègues, qui collabore au règne du pire... Qui se targue de savoir, ce coltinage, ce que les « exclus » veulent, demandent... Qui préconise, ce coltinage, des « solutions » politiques prêts-à-porter aux supposés « problèmes » sociaux rencontrés par les « exclus »... LACAN m'a donné à voir et à entendre, lui, que se « *coltiner la misère du monde, c'est entrer dans le discours qui la conditionne, ne serait-ce qu'au titre d'y protester* »... (...).

(...).

Mon amour des mots tient au fait que sous leur jupe se tient mon corps, me dis-je étonnamment en quittant le tilleul en fleurs.

Bruxelles

Août-octobre 2011

Ben Merieme Mohamed